

## VIII

### M. EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ <sup>(1)</sup>

---

*Montibus patriis... Exul...* Ils servent d'épigraphie, ces trois mots latins : *Aux montagnes paternelles, — un exilé...* à quelques pages modestement intitulées : *Notes sur le bas Vivarais*, par M. Eugène-Melchior de Vogüé. L'écrivain en a signé de plus célèbres, il n'en a pas donné de plus belles ni qui jettent une lumière plus vive sur les arrière-fonds de sa personne morale. Je viens de les relire après avoir lu le discours que leur auteur prononçait hier à l'Académie. J'ai repris ensuite la livraison de la *Revue des Deux Mondes* du 1<sup>er</sup> juin, où paraît le début du *Maître de la mer*, ce roman qui s'annonce comme l'œuvre maîtresse de la maturité pour ce puissant et délicat artiste, et la tentation m'a saisi, non pas d'essayer un portrait, mais de dégager quelques lignes de cette

(1) A l'occasion du *Maître de la mer*, et de la réception de M. Rostand par M. de Vogüé à l'Académie française (juin 1903).

haute figure littéraire — l'une des physionomies les plus originales de notre époque, celle peut-être où se trouve empreinte le plus profondément une des grandes douleurs de la pensée française d'aujourd'hui.

## I

*Montibus patriis...* La qualité seule du style de M. de Vogüé est une preuve que cette dédicace dit vrai. Le connaisseur y discernera aussitôt cette saveur d'une langue de terroir qui suppose chez celui qui la parle de longues hérédités locales. Nous ne saurions pas que cette prose est celle du rejeton d'une race séculairement implantée dans notre province la plus peuplée d'autochtones, la plus défendue par la nature contre l'invasion de l'étranger, nous le discernerions à cette phrase si absolument, si intimement française, si fermement et nettement articulée, avec des mots toujours pris à même le filon de la grande veine nationale. Nous discernons aussi un Français de la pure tradition à l'ordre romain avec lequel cette prose est gouvernée. Jamais une confusion, un à peu près, une obscurité. L'auteur du *Roman russe*, de *Vanghéli*, de *Jean d'Agrève* a souvent exprimé des sentiments très subtils. Il a réduit au verbe bien des nuances d'âme singulièrement exotiques et



lointaines. Ce fut toujours à un verbe latin et avec cette lucidité distribuée, la vertu propre de notre génie. Si modernes qu'aient pu être les idées traduites par cette prose, le néologisme n'y a pas de place. C'est merveille, au contraire, de voir comme les vieux mots du patois cévenol s'y coulent naturellement. Cette prose a aussi l'allure, le mouvement, le geste. Celui qui l'écrit n'est pas seulement un fils de terriens, enracinés pendant des générations sur un coin de leur montagne. Ceux dont il sort ont fait la guerre. Quelle guerre? Leur descendant l'a dit lui-même dans ces *Notes*, où il célèbre les « introuvables et admirables » *Commentaires du soldat du Vivarais*. Je ne peux résister au plaisir de citer le passage. Aucun ne dénonce mieux le flot d'instincts ataviques où le métal de ce langage s'est trempé.

« ... Au temps de mon enfance, » commence-t-il, « dans la province où j'ai grandi, la bibliothèque de tout bon Vivarais contenait deux livres de fond : ouvrages obscurs, presque introuvables aujourd'hui, qui furent pour moi les premières, les inépuisables sources de l'enchantement du cerveau, des visions intérieures. L'un d'eux s'appelait les *Commentaires du soldat du Vivarais*... » Et s'exaltant sur celui qu'il appelle un Montluc cévenol : « A la satisfaction naïve avec laquelle il narre par le menu, sans se lasser de leur monotonie, les arquebusades, les marches, les prises de villes, on sent que c'était là, pour ses contemporains, une fonction de l'activité vitale, aussi natu-

relle que la respiration. Sortir le matin de son donjon, avec quelques amis, pour aller couper la route à des cavaliers du parti contraire, se retrouver le soir pour appliquer des échelles aux murs de quelques bicoques, ces plaisirs, ce *sport*, comme nous dirions aujourd'hui, étaient aussi instinctifs chez nos pères, aussi indispensables à leur contentement et à leur bonne hygiène que l'exercice de la chasse pour le propriétaire d'un domaine giboyeux... » Comme l'enfant qui sentait sous la lampe du soir l'esprit des siens se lever de ces récits militaires et son jeune sang frémir de leur vaillante fièvre se reconnaît bien dans l'orateur qui flétrissait hier à l'Académie le « mysticisme malsain de la paix! » Comme aussi l'homme qui a trouvé pour peindre les influences de l'atmosphère natale sur le poète de *Cyrano* ce couplet charmant : « La mer elle-même devait être rose... » et la suite, est voisin de l'enfant qui se baignait, qui s'enivrait des énergies physiques de ses montagnes : « Sol indigent et noble! » s'écrie-t-il, « terre arabe, toute d'os et de muscles, sans chair. Mon voiturier me le disait : *Ah! monsieur, la terre est si nerveuse ici.* » Formule étonnante et que l'écrivain a eu raison de relever! Elle exprime d'un mot la psychologie de ce volcanique plateau de l'Ardèche, toute la psychologie aussi de ce style, un des plus spontanés qui soient dans sa science accomplie, un des plus pénétrés de cette indéfinissable essence qui fait une race et un pays!



## II

*Exul...* Ces deux syllabes venant après le *montibus patriis*, c'est toute l'histoire morale de ce beau talent. « Puis la vie me chassa devant elle, » raconte-t-il encore dans ses *Notes*. « Le monde déroula sous mes regards des horizons plus fameux. *Ces spectacles n'oblitéraient pas les anciennes images, qui tenaient bon et travaillaient en dessous, toutes fraîches dans la clarté d'aube où elles étaient restées.* » Ce régionaliste-né, dont la sensibilité tenait par les mille fibrilles héréditaires à ce « cher et pauvre sol » de l'Ardèche, fut jeté brusquement, au lendemain de la vingtième année, en pleine vie orientale. « Tout mon être pensant et imaginaire, » a-t-il écrit quelque part, « s'est formé dans l'Orient méditerranéen. » C'est là, en effet, entre Constantinople, la Syrie et l'Égypte qu'il prit contact avec le vaste monde. Il ne vint pas sous ce ciel, si différent du sien, par plaisir, par curiosité, comme un voyageur qui passe et qui ne demande aux choses et aux gens que des motifs à rêveries pittoresques ou à réflexions morales. Il y séjourna comme un homme d'action et de responsabilité. Secrétaire d'ambassade en Turquie d'abord, puis en Russie, le descendant des Baillis d'épée du Vivarais est allé

à l'étranger, « pour servir, » comme on disait avec une si fière modestie dans le parler d'autrefois. Trop poète pour n'avoir pas été aussitôt séduit jusqu'à l'ivresse, trop scrupuleux pour ne pas avoir tenu à exceller dans son métier, son observation s'est exercée par le double regard de l'artiste et du diplomate. En même temps qu'il amusait ses yeux à tout le chatolement du décor oriental, et sa sensibilité à tous ses mirages, il a dû suivre le jeu des intérêts politiques par delà les accidents, chercher les causes et par delà les mœurs démêler les âmes, avec le souci d'y voir juste pour que son conseil, quand il serait appelé à le donner, fût efficace.

Considérez maintenant son œuvre d'écrivain, et voyez si ces deux éléments ne s'y retrouvent pas sans cesse, associés l'un à l'autre d'un si étroit alliage qu'ils ne peuvent pas se séparer : un nationalisme (je prends ce terme dans son acception toute primitive) entièrement, passionnément intense, presque local, et, au même moment, une vision européenne, je devrais dire mondiale, de son pays en face des autres pays, — une perception aiguë de la France historique et contemporaine, de ses vertus comme de ses défauts, de ses grandeurs comme de ses faiblesses, et au même moment de tout le travail que l'univers accomplit autour d'elle, — hélas ! depuis trente ans, si souvent contre elle, ou, ce qui est pire, au-dessus d'elle. Aucun de ses enfants, depuis Sedan, ce Sedan auquel M. de Vogüé a assisté comme soldat, n'a poussé



vers la grande mutilée des soupirs d'un plus ardent amour. Il en jetait un, hier encore, en répondant à M. Rostand, où frémissait tant de révolte contenue, quand il parlait de ces cœurs « rebelles à l'arrêt du destin » et de ces défaites qui avaient « réduit les corps, non les âmes ». Aucun ne s'est plus courageusement rendu compte des réalités au milieu desquelles la vaincue de 70 devait vivre. Ce Cévenol a senti son pays avec tout son être, et il n'a jamais cessé de sentir en même temps l'action du monde sur ce pays. Je disais qu'une des douleurs de la pensée française était partout éparse dans cette œuvre. Cette douleur, la voilà : être de sa terre et de sa race à cette profondeur, et voir cette terre entamée cruellement, menacée plus cruellement encore; voir sa race dépassée par d'autres; la connaître, l'admirer assez pour comprendre que ces autres ne la valent pas, au moins dans ce qu'elle eut d'excellent; espérer tantôt qu'elle se relèvera, tantôt en désespérer. Qui a pu voyager en Allemagne, en Angleterre, aux Etats-Unis, dans l'Italie régénérée d'à présent, et revenir ensuite en France, sans souffrir ainsi?

## III

Il me semble que ce rythme d'espoir et de crainte, d'effort indomptable et de découragement

n'a jamais été marqué par M. de Vogüé plus éloquentement que dans ces dernières pages, sorties de sa plume et où la supériorité est partout empreinte. Je veux parler de ce *Maître de la mer*, qui ramasse en un symbole saisissant la tragédie intérieure de ce patriotisme si lucide et si blessé. J'ignore tout du point final vers lequel va s'acheminer ce roman. Mais quand l'auteur n'aurait fait que poser dans cette première partie, en face l'un de l'autre, le héros d'affaires dans lequel il a incarné l'activité conquérante du monde anglo-saxon — ou germanique — et le héros militaire qui représente la tradition de la vieille France, cette confrontation dramatique de deux mondes suffirait à lui donner un rang très haut parmi les romanciers de cette époque. Jugez-en par cette simple analyse.

Un officier d'Afrique, un lieutenant de chasseurs à pied, attaché au gouverneur du Soudan, Louis de Tournoël, est parti en exploration. Il arrive, à la tête d'une poignée d'hommes, à conquérir au centre de l'Afrique un immense territoire, qu'il doit évacuer, parce que la région ainsi enlevée se trouve être rangée par des traités de dévolution dans la sphère d'influence anglaise. Tournoël est rentré à Paris, vaincu dans sa propre victoire, mais plus persuadé que jamais de la possibilité de tailler à la France un nouveau et immense domaine au centre de ces Indes noires où tant de notre sang a coulé déjà. Il a ses plans, appuyés sur des documents rapportés de



là-bas. Il sait la route à suivre, l'effort à donner, la résistance à rencontrer, le résultat certain. Toute sa conviction, toute son éloquence, toute son énergie se dépensent à lutter contre une force plus écrasante que celles de la nature et de la barbarie affrontées là-bas. Le soldat s'épuise à implorer des bureaux, eux-mêmes dominés par de misérables politiciens, cet ordre de départ qui risque de ressembler à celui que le cardinal Lavigerie donnait à ses missionnaires : *Visum pro martyrio*. Le pire martyr, n'est-ce pas celui qu'il subit dans cette ville où il erre, glorieux à la fois et paralysé, acclamé et emprisonné ?

Le jour même où ce héros, en qui palpité l'âme d'un découvreur de mondes, vient de tenter une dernière démarche au ministère, et d'échouer, lorsqu'un lui offre brusquement les moyens de cette expédition que ses chefs hiérarchiques lui refusent. Ce tentateur, c'est un spéculateur américain, Archibald Robinson, taillé sur le patron d'un Cécil Rhodes ou d'un Pierpoint Morgan. Ce « maître de la mer », ainsi appelé parce qu'il a syndiqué les océans, et qui donne son nom au livre, a deviné la valeur de Tournoël. Il a étudié ou s'est fait expliquer les projets de l'Africain. Qu'a-t-il vu derrière leur réalisation ? C'est le secret que nous apprendra la suite du roman. Mais il veut cette réalisation et il y invite l'explorateur : « Ce que l'Etat ne peut ou ne veut pas faire, » lui dit-il, « une société est prête à l'entreprendre. Elle met à vos ordres des moyens considérables, égaux à ceux

dont disposait Stanley, supérieurs, si vous le jugez nécessaire... » Et l'offre continue, de plus en plus précise, de plus en plus audacieuse, — pour échouer devant cette réponse : — « Savez-vous bien ce que vous me proposez ? De passer du service militaire au service commercial. Vous me demandez de briser ma carrière, de quitter cet uniforme auquel j'ai tout sacrifié... et avec cet habit, l'ambition secrète, l'espoir invincible qui nous soutient tous : *commander un jour aux armées de la réparation, relever à leur tête la fortune de mon pays*. » Et un dialogue s'engage, qui serait cornélien s'il n'était actuel et contemporain, où toutes les idées qui mènent aujourd'hui les nations sont ramassées, résumées, vécues devant nous par ces deux interlocuteurs, l'un représentant le monde des grandeurs d'aujourd'hui, l'autre celui des grandeurs de jadis, de *nos grandeurs*. Seront-elles de nouveau celles de demain?... C'est la question que se pose Tournoël quand il se retrouve dans le tumulte de la rue parisienne après avoir refusé. « Deux conseillères luttent en lui : l'expérience du jeune homme moderne qu'il était devenu en courant le monde, en y observant les forces nouvelles qui le transforment, *la conscience des aïeux, régulatrice sévère de ses sentiments innés*. Il enviait la liberté d'âme de l'Américain, il admirait sincèrement cet allègre et puissant ouvrier. Il eût voulu l'imiter, mais ses mouvements intimes n'étaient pas libres. *Une armure de vieux fer les comprimait, rivée sur tout son être moral par les mains*



*invisibles des morts...* » Oh! l'admirable phrase, si pleine de vie, si poignante et si fière, si mélancolique et si hautaine, et que l'auteur complète aussitôt par cette autre : « La briser? Un instinct secret lui disait qu'il ne pouvait être fort que dans cette armure, qu'il ne se reconnaîtrait plus s'il la dépouillait. Il se sentirait faible, honteux, objet offensant pour lui-même et pour les autres, comme s'il eût marché tout nu sur les trottoirs de ces rues. » Le héros du *Maître de la mer* leur demeurera-t-il fidèle, à ces morts? Le génie anglo-saxon triomphera-t-il, sur le terrain mouvant qui est un cœur d'homme, du génie français? A quelles épreuves sera soumise la volonté de Tournoël et quels pièges saura dresser son formidable adversaire? Le livre nous associera à cette lutte, et tous les traditionalistes en attendront les épisodes comme ils attendaient les chapitres des *Morts qui parlent*. M. de Vogüé a pu, il pourra se séparer d'eux sur tel ou tel point. Il leur sera toujours cher, pour avoir prononcé des paroles qui suscitent dans les plus indifférents la plus profonde France, ainsi, celles qu'il trouvait, il y a vingt-quatre heures, quand il définissait la gloire : « *Le salaire idéal de tant de morts héroïques avec quoi l'on fonde et l'on maintient les patries...* » Ainsi quand, se définissant lui-même d'un mot sans s'en douter, il caractérisait le Vivarais : « Une montagne où le feu couve sous le granit. » Et il ajoutait : « Joie intime de tout l'être, qui reprend contact avec le creuset brûlant d'où il a tiré ses

esprits vitaux!... » Par cette constante et presque involontaire communion entre lui et la terre natale, ce rare artiste est arrivé à rendre les anxiétés de la conscience française avec un accent qui ne s'oublie pas. Nous venons de l'entendre de nouveau frémir, cet accent, dans les premières pages du *Maître de la mer*. Puisse-t-il animer ce livre jusque dans les dernières, et le roman mériter d'être dédié comme les *Notes sur le Vivarais* : — *Montibus patriis!*

1903